

Susana Fortes, *Le Complot Médicis*
Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014

LE 26 AVRIL 1478, JOUR DE PÂQUES, l'histoire de l'Italie fut bien près de basculer. Ce matin-là se trouvaient rassemblés, face au maître-autel de la cathédrale de Florence, les représentants les plus éminents de l'aristocratie de la ville, parmi lesquels l'homme fort de la République, Laurent de Médicis. À l'instant solennel où le prêtre élevait le calice contenant le vin consacré, les conjurés empoignèrent les dagues qu'ils dissimulaient sous leurs capes et se précipitèrent sur les membres de la famille du Magnifique.

Par son caractère violent et macabre, cet événement, connu sous le nom de Conjuraison des Pazzi, a durablement frappé les esprits, et son souvenir est demeuré vivace dans l'imaginaire collectif des Florentins.

Il a inspiré à d'illustres artistes de la Renaissance, tels que Botticelli, Verrocchio ou Léonard de Vinci, des tableaux chargés de références et de symboles cachés. Mais aucun n'approcha d'aussi près la vérité que Pierpaolo Mazoni.

POUR RÉSOUDRE UNE ENQUÊTE, disposer du portrait-robot de l'assassin peut s'avérer déterminant. Lorsque le crime remonte à plus de cinq siècles, l'affaire se complique.

Un tableau de la Renaissance ne peut constituer une preuve recevable en justice. Il a néanmoins beaucoup à nous apprendre de la vie de l'artiste et des circonstances dans lesquelles elle s'est déroulée. J'entends par là les messages délivrés non seulement par le tableau en tant qu'œuvre d'art, mais aussi par ces couches de pigments superposées qui nous racontent son histoire, tout comme les cercles concentriques d'une souche nous révèlent l'âge biologique d'un arbre. Il arrive même que la psychologie du peintre transparaisse dans un simple coup de pinceau, et certains experts vont jusqu'à prétendre que l'on pourrait accéder à l'ADN de l'artiste, présent dans d'infimes gouttes de sang ou de salive. Pour l'heure, étant donné les moyens limités dont dispose une étudiante en histoire de l'art, je préfère ne pas compter sur cette possibilité.

Boursière de la fondation Rucellai, j'étais venue à Florence pour écrire ma thèse, consacrée à l'un des peintres les plus énigmatiques et les plus talentueux du Quattrocento, Pierpaolo Masoni, surnommé *il Lupetto*. Devenu aveugle en 1478, à l'âge de trente-trois ans, il avait heureusement eu le temps de mener à bien plusieurs importantes commandes des Médicis, notamment la très controversée *Madonna di Nievole*. Ses cahiers de notes constituent quant à eux un témoignage précieux sur ses idées esthétiques. Mais, du jour où je me suis plongée dans ces textes, conservés au premier étage du siège florentin des Archives d'État, mes préoccupations sont devenues celles d'un détective plutôt que d'une spécialiste de la Renaissance.

Au début de mon séjour, j'avais éprouvé une déception profonde. Florence me faisait l'impression d'une ville livrée aux poubelles débordantes et au vacarme de sirènes et de klaxons qui effaçaient le reflet de son passé glorieux. Je m'étais cependant habituée à ce rythme trépidant et avais appris à me déplacer en esquivant les hordes de touristes qui colonisent à toute heure les ruelles étroites du quartier historique. Selon le moment de la journée, la foule était différente : cadres avec attaché-case à la main, laissant derrière eux un irrespirable effluve d'after-shave ; enfants rentrant de l'école affublés de bonnets et d'écharpes Benetton ; fonctionnaires ; moines ; touristes japonais se faisant photographier sur les genoux de l'*Holopherne* de Donatello ; jeunes mariés s'embrassant sur le Ponte Vecchio ; cyclomoteurs slalomant bruyamment entre les terrasses des

restaurants ; sans oublier ces centaines de jeunes Africains qui, au crépuscule, proposent piazza della Repubblica colliers et montres à six euros, en piétinant sur place pour se défendre du froid. Des passants.

Au milieu de toutes ces personnes qui, chaque jour, prenaient les rues d'assaut, j'étais une simple passante de plus, désorientée au demeurant. J'avais en tout et pour tout ma bourse, un studio obtenu pour six mois par l'intermédiaire de l'université de Saint-Jacques de Compostelle, une valise de livres, et quelques problèmes personnels que je souhaitais oublier.

Lorsque le sentiment d'être une étrangère devenait trop difficile à supporter, j'avais un remède infailible pour modeler la réalité à ma guise. Que j'attende le bus 22 pour me rendre aux Archives ou que je prenne un cappuccino au café *Rivoire*, je regardais par la fenêtre et, en quelques secondes seulement, la Florence du xv^e siècle prenait forme devant moi, avec son défilé de prêtres et de courtisans, de notaires et de barbiers, de graveurs et de marchands, comme sur le tournage d'un film en costumes d'époque.

Ces voyages dans le temps m'apaisaient. J'avais donc résolu de me retrancher dans ma forteresse Renaissance, de n'y laisser pénétrer ni coups de téléphone, ni lettres, ni distractions d'aucune sorte. Grâce à une simple tasse de café et à la fraîcheur vespérale de l'hiver florentin qui m'emplissait la tête de rêves, je me sentais en sûreté.

Je m'étais retrouvée à Florence presque sans l'avoir décidé, mais j'avais immédiatement eu la sensation d'avoir accouru à un rendez-vous fixé de longue date. J'étais arrivée sous un déluge de fin du monde, trempée jusqu'aux os malgré mon duffle-coat à capuche. L'essuie-glace du taxi qui m'emmenait de l'aéroport à mon studio de la via della Scala était impuissant à écarter le rideau de pluie qui obscurcissait les vitres, m'empêchant de percevoir l'atmosphère du quartier de Santa Maria Novella, avec ses façades décrépitees, ses cours gorgées d'eau, ses oratoires aux niches ornées de madones. Toute la ville paraissait à la merci des flots. Pourtant, l'idée ne m'était pas venue, dans ces tout premiers instants, que je me trouvais transplantée dans un lieu aux innombrables passages secrets qui faisaient communiquer dangereusement le passé avec le présent. J'étais habitée par cet univers, au point que le simple passage d'une calèche pour touristes et l'odeur du crottin qui jonchait les rues au Moyen Âge me transportaient dans une autre époque. De la via Ghibellina, où se trouvaient les *botteghe*, ces échoppes d'artisans aux plafonds voûtés et aux portes en arcade, me parvenaient le bruit séculaire des coups de marteau, l'odeur des poudres, celle du travail physique, celle, entêtante, des vernis et des solvants, jusqu'à ce que le bleu intense de la flamme d'un soufflet me tire de mes rêveries.

Par la fenêtre des Archives, les platanes du viale della Giovine Italia s'éclairaient de temps à autre, au gré des feux tricolores. Pour mes recherches, je devais me plonger dans la vie des autres, dans des intrigues vieilles de cinq siècles. Je m'y étais jetée corps et âme, avec cette sorte d'enthousiasme que seule la passion vous fait éprouver. Mais jamais je n'aurais imaginé que, dans cette

ambiance festive qui caractérise la Renaissance, je rencontrerais des personnages dignes de la chambre des horreurs de Madame Tussaud.

La découverte d'une source dont je ne disposais pas au départ joua un rôle important dans la réorientation de mes travaux. Je veux parler, bien entendu, des notes de Pierpaolo Masoni. Il s'agissait d'une série de neuf cahiers, oubliés durant des années dans les sous-sols des Archives, auxquels j'avais obtenu l'accès non sans mal, grâce aux démarches entreprises par mon directeur de thèse auprès de la Surintendance du patrimoine artistique.

C'étaient de petits volumes rectangulaires, des *quadernini* tenant dans une poche, certains à peine un peu plus grands qu'un jeu de cartes, reliés plein veau et qui fermaient au moyen d'un cordon et d'un petit cône en bois : un système en tout point semblable à celui de mon duffle-coat. Chaque matin, le peintre attachait son cahier à sa ceinture et sortait en ville, prêt à consigner scrupuleusement le moindre événement, tels ces reporters d'aujourd'hui qui, l'appareil photo en bandoulière, les bottes maculées de la boue des décombres d'une ville bombardée, prennent des notes sur un bloc trempé de sueur à force de rester dans la poche de leur pantalon.

J'imaginai le *Lupetto* inspectant les cours pavées, silencieux comme le chien qui l'accompagnait partout, rejetant d'un geste discret un pli de sa cape sur une épaule, s'arrêtant sous un portail pour en croquer les gargouilles au rictus vorace ou effrayé, ou toisant la ville du haut des remparts, avec l'air absorbé de l'entomologiste penché sur une fourmilière.

Son observation minutieuse du monde constituait la grande leçon de ses cahiers, leçon qu'il sut d'ailleurs transmettre à plusieurs autres peintres, dont Léonard lui-même, qui n'était qu'un apprenti de quatorze ans lorsqu'ils firent connaissance à la *bottega* d'Andrea Verrocchio et allait devenir l'un de ses plus fervents admirateurs : « Saisir le geste de l'éternuement, la densité d'une goutte de sang, deviner la fatigue d'un visage, y lire l'ambition ou la luxure, décrire les stries du palais d'un chien... » Tel était bien, me disais-je, le propre de l'artiste : être capable, pour les besoins de ses recherches, de plonger la main dans la gorge d'un animal. [...]



Susana Fortes, *Le Complot Médicis*
Roman traduit de l'espagnol par Nicolas Véron

352 pages | 22 € | ISBN 978-2-35087-154-7

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014 | www.heloisedormesson.com